

pas moins de dix à douze mille auditeurs et dans lesquels l'enthousiasme du public était porté à son comble.

Mais les jours de Berlioz étaient comptés. Sa santé, depuis longtemps délabrée, ne put résister à l'échec immérité que reçurent ses *Troyens* au Théâtre Lyrique, et depuis lors il ne fit que décliner et dépérir. Il travaillait depuis plusieurs années à cet ouvrage lorsqu'il donna, sur le théâtre cosmopolite de Bade en 1862, un joli opéra de deux actes, dont il avait tiré lui-même le livret de la jolie comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien*. Cet opéra avait pour titre *Béatrix et Bénédicte* et fut accueilli avec la plus grande faveur. Berlioz songea alors à offrir au public la première partie de ses *Troyens*, qui formaient deux ouvrages ; l'un intitulé les *Troyens à Carthage*, l'autre *la Prise de Troie*. Il proposa à M. Carvalho, à cette époque directeur du Théâtre Lyrique, de monter les *Troyens à Carthage* ; celui-ci y consentit, monta la pièce avec un grand luxe, confia le rôle d'Enée à M. Montfauze, celui de Didon à la belle Mme. Charbon-Demeur, l'amie éprouvée du compositeur, qui fut engagée spécialement pour cette création, et les *Troyens* virent le jour le 4 novembre, 1863. Mais outre que le public n'était pas encore mûr pour une musique si mâle, si hardie et si audacieuse, Berlioz s'était créé de nombreux ennemis, et son œuvre admirée par quelques-uns, conspuée par d'autres, discutée par le plus grand nombre, fut reçue avec une rigueur excessive. Bref, le succès fut négatif, et au bout de vingt et une représentations les *Troyens* disparurent du répertoire. (1)

Ce fut un coup terrible pour Berlioz, qui espérait, avec cet ouvrage, établir définitivement sa renommée dans sa patrie, jusqu'alors rebelle à son génie. Il crut devoir à la suite de cet échec, briser sa plume de critique, et abandonna le feuilleton musical du *Journal des Débats*, qui passa aux mains de son admirateur et de son ami M. Ernest Reyer. Mais bientôt de cruelles douleurs, des chagrins domestiques vinrent envenimer la blessure qu'il avait reçue : Berlioz perdit sa femme, et peu après son fils unique, jeune officier de marine, qu'il aimait à la folie. Il ne put résister à tant de secousses, sa santé, déjà fortement ébranlée, vint à s'altérer tout à coup, et à la suite de longues souffrances le 8 mars 1869, Berlioz rendait le dernier soupir. Au lendemain de cet événement, M. Ernest Reyer, rendant au maître l'hommage qui lui était dû écrivait dans le *Journal des Débats* ces lignes émues et éloquentes, témoignage de justice et de réparation envers l'admirable artiste qui venait de disparaître,

"Le bronze n'a pas tonné, les cloches n'ont pas fait entendre leur carillon funèbre, les journaux de musique qui paraîtront demain ne seront même pas encadrés de noir en signe de deuil. Et pourtant un grand artiste vient de mourir, un artiste de génie qu'ont poursuivi les haines les plus violentes, qu'ont entouré les témoignages de l'admiration la plus vive. Si le nom de Berlioz n'était pas de ceux que la foule a appris à saluer, il n'en est pas moins illustre, et la

postérité l'inscrira parmi les noms des plus grands maîtres. Son œuvre est immense, l'influence qu'il a exercée sur le mouvement musical de son époque est plus considérable qu'on ne le croit aujourd'hui. Laissez faire le temps et la justice des hommes. L'Allemagne le considérerait comme une de ses gloires ; dans la patrie de Beethoven, on l'appelait le Beethoven français, et il était allé à Vienne, à Weimar ou à Berlin, pour oublier les outrages que ses compatriotes ne lui épargnaient guère. Il vous racontera lui-même, dans ses Mémoires posthumes ses chutes les plus imméritées et ses triomphes les plus éclatants ; il vous dira avec le même accent de naïveté sincère : Telle œuvre fut sifflée à Paris, et à Vienne elle excita de tels transports, que les musiciens de l'orchestre baisaient les pans de mon habit.

Je ne saurais aujourd'hui, tant ma douleur est profonde, écrire quoi que ce soit qui ressemblât à une étude sur le rôle joué par Berlioz et sur ses œuvres impérissables, l'admiration que j'avais pour l'artiste égalait mon affection pour l'ami dont les défauts m'attachaient autant que les qualités. Je l'ai vu mourir, et pas une plainte ne s'est échappée de ses lèvres avant qu'elles ne fussent glacées par les premières approches de la mort. Il s'est éteint doucement, ayant perdu, pendant les dernières heures, l'usage de ses facultés. Aux quelques amis qui sont venus lui serrer la main il n'a même pu répondre par une étreinte, par un regard, mais c'était presque une consolation pour ceux qui pleuraient à son chevet que cette expression de douleur vaincue, et de sérénité répandue sur son beau visage. La mort a donc été douce pour ce grand artiste, dont la vie avait été traversée par de si dures épreuves."

Pour compléter la liste des œuvres musicales de Berlioz, telle qu'elle a été donnée par Fétis, il faut ajouter les ouvrages suivants : 1o. *Béatrix et Bénédicte*, opéra en 2 actes (partition au piano, Paris, in-8o), 2o. *Les Troyens à Carthage*, opéra en 5 actes et un prologue, (id, Paris, Choudens), 3o. *La Prise de Troie*, opéra en 3 actes (id, Paris, Choudens), 4o. *L'Impériale*, cantate avec chœurs et orchestre ; 5o huit scènes de *Faust*, tragédie de Goethe (ouvrage qu'il ne faut pas confondre avec *la Damnation de Faust*, et dont la grande partition manuscrite se trouve au Conservatoire de Paris) ; 6o. *Le Temple universel*, chœur à quatre voix d'hommes, *Prière du Matin*, chant à deux voix avec accompagnement de piano ; *La Belle Isabeau*, conte pendant l'orage, avec chœur, *Le Chasseur danois*, air pour voix de basse (1), 7o. Récitatifs pour le *Freischütz* de Weber, lors de la représentation de cet ouvrage à l'opéra. De plus Berlioz a écrit un accompagnement d'orchestre pour la fameuse ballade de Schubert, *le Roi des Aulnes*, et un accompagnement de petit orchestre pour la romance célèbre de Martini, *Plaisir d'amour*. La bibliothèque du Conservatoire, à qui Berlioz avait légué tous ses manuscrits, possède encore de lui les morceaux suivants, qui constituent les envois réglementaires qu'il fit à l'Académie des Beaux Arts, comme prix de Rome, lors de son séjour en cette ville : *Resurrexit et iterum venturus* ; grand chœur avec orchestre (Rome, 1831) ;

(1) Berlioz n'avait épargné personne, on ne lui épargna, en cette occasion, ni les critiques amères, ni les sarcasmes cruels. Voici un échantillon des nombreuses épigrammes qui lui furent adressées au sujet des *Troyens*.

La race des Troyens aux Hector est funeste,  
L'un périt en héros sans pouvoir les sauver,  
L'autre tombe étouffé dans les plis d'une veste  
En voulant les ressusciter.

(1) Ces quatre compositions ont été indiquées par M. Mathieu de Monter dans la longue étude que cet écrivain a publiée sur Berlioz dans la *Revue et Gazette musicale de Paris* (1870-1871), j'ignore si elles ne font pas partie d'un de ses recueils de chœurs et de mélodies.